

Lipietz, Alain. *Mirages et miracles : Problèmes de l'industrialisation dans le tiers monde*. Paris, Éditions la Découverte, 1985, 189 p.

Philippe Faucher

Volume 18, Number 2, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702178ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702178ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Faucher, P. (1987). Review of [Lipietz, Alain. *Mirages et miracles : Problèmes de l'industrialisation dans le tiers monde*. Paris, Éditions la Découverte, 1985, 189 p.] *Études internationales*, 18(2), 443–445. <https://doi.org/10.7202/702178ar>

taux de chômage, la restauration de la compétitivité et la recherche à long terme d'un équilibre des budgets, des prix et des revenus. Le maître-mot de la crise est la faible compétitivité de l'économie européenne, avec trois handicaps principaux : la réduction du marché européen, l'insuffisante flexibilité de l'économie et la faible propension à travailler. Pour restaurer la compétitivité économique de l'Europe, il faut réintroduire la flexibilité principalement sur le marché du travail, reconsidérer la politique fiscale, développer la coopération entre les européens, maintenir le marché commun, trouver des solutions au chômage de masse. Il faudrait aussi restaurer l'esprit de Bretton Woods et réduire la liberté des autorités monétaires nationales, notamment américaines, sous le contrôle du Fonds Monétaire International.

Masaru Yoshitomi présente le point de vue du Japon. Il met en évidence la coexistence de forts déficits budgétaires et d'importants surplus de la balance courante du Japon, parallèlement au croissant déficit de la balance courante américaine. En outre, il montre que le Japon est devenu plus fortement intégré aux marchés internationaux des capitaux et que son taux d'intérêt de base tend à devenir plus indépendant de celui des États-Unis. Cependant, le surplus de la balance courante japonaise est due moins à la faiblesse de la demande intérieure du Japon qu'au déficit du budget américain.

Mario Henrique Simonsen démontre que les perspectives de résolution de la dette du Tiers-Monde passent d'abord par les politiques macroéconomiques menées par l'OCDE. Ce qui complique le problème de cet endettement, c'est que les acteurs visibles — pays endettés et créanciers privés — n'ont aucun pouvoir réel pour trouver une solution à long terme, dans une économie internationale caractérisée par le système de changes flottants, des taux d'intérêts variables et des règles de commerce international instables. Si les pays de l'OCDE ne cherchent pas des solutions acceptables, les pays endettés seront amenés à définir des stratégies de développement autocentré. En outre, la politique de conditionnalité suivie par le Fonds Monétaire International aggrave la récession et provoque même une

stagflation inacceptable dans les pays faiblement développés. La conditionnalité devrait être réduite au comportement de la balance des paiements, à la détermination des niveaux des taux de change réels et à la réduction des mesures protectionnistes.

Deepak Lal souligne l'importance de la crise économique pour les pays en voie de développement, surtout entre 1982 et 1983. La hausse du dollar a fortement accru la dette des pays du Tiers-Monde. La lutte contre l'endettement a été un facteur supplémentaire de récession pour les pays pauvres. La politique de réduction de la consommation de produits étrangers a aussi échoué, car il aurait fallu une plus grande dépréciation de la monnaie.

Les discussions mettent en évidence les débats qui opposent les économistes sur l'origine et le traitement de la crise. À ceux qui contestent la politique du FMI, s'opposent les défenseurs de la gestion économique rigoureuse du court terme. L'intérêt de ce livre porte à la fois sur la qualité des intervenants et sur leur forte « représentativité » théorique selon leurs origines nationales. Il n'est pas évident, pour autant que l'on ait fait un tour d'horizon complet de la question, car à côté des libéraux et des Tiers-Mondistes, peu de place a été accordée aux autres analyses (marxistes, néokeynésiennes, structuralistes, etc...). Il n'empêche que les articles sont très intéressants en eux-mêmes pour la rigueur des raisonnements et pour leur ouverture sur la décision macroéconomique internationale.

Jacques FONTANEL

*U.E.R. Faculté des sciences économiques  
Université des sciences sociales de Grenoble, France*

LIPIETZ, Alain. *Mirages et miracles : Problèmes de l'industrialisation dans le tiers monde*. Paris, Éditions la Découverte, 1985, 189 p.

Alain Lipietz nous met en garde, il ne veut pas être un colleur d'étiquettes. Mieux vaut brûler son livre sans le lire, écrit-il, que

d'en sortir avec une nouvelle collection de slogans servant à remplacer l'examen minutieux de la réalité. Il m'a convaincu, mais je n'ai brûlé le livre qu'après l'avoir lu!

Le « fordisme central » et sa « mondialisation », le « sous-fordisme » et sa « périphérie », voilà autant de « régimes d'accumulations » dont l'auteur abuse pour nous brosser un tableau impressionniste de la dynamique du développement économique d'un petit nombre de pays du tiers monde. C'est muni de ce jargon que l'auteur accuse ses prédécesseurs de théorisation abusive!

Le livre prend pour prétexte les théories de la fin des années soixante qui condamnaient les pays pauvres au sous-développement à perpétuité. C'est ainsi que le livre de André Gunder Frank sobrement intitulé: *Capitalism and Underdevelopment in Latin America; Historical Studies of Chile and Brazil* (New York, Monthly Review Press, 1967) est devenu, dans sa version française, un slogan instantané sous le titre: *Le développement du sous-développement* (Paris, Maspéro, 1969). Dans cet ouvrage, souvent plus sérieux et mieux documenté que ses critiques, l'auteur s'en prend aux thèses de la dualité du monde capitaliste; le monde développé et l'autre, retardataire. Il montre comment dans les « nouveaux pays » que sont le Chili et le Brésil, le développement des rapports marchands, et l'émergence d'une bourgeoisie associée au processus d'accumulation capitaliste, n'était pas synonyme de développement économique et de progrès social, telle que les thèses libérales de l'époque le concevaient. Bref si aujourd'hui il est tellement courant de penser en termes de système capitaliste mondial et de rapports Nord/Sud, c'est grâce en partie à la très large diffusion de la thèse de Gunder Frank. Cela n'excuse pas évidemment les excès dogmatiques commis par la suite par le même auteur.

Il n'empêche qu'à la même époque, en espagnol, il est vrai, paraissait, *Dependencia y desarrollo en América latina*, de Fernando Henrique Cardoso et Enzo Faletto (Mexico, Siglo veintiuno editores, 1969). Les auteurs y présentaient leur analyse globale du développement et introduisaient le concept tant repris

par la suite, de dépendance. Celle-ci est définie à partir des rapports internes de domination, ces derniers s'articulant de façon structurée avec l'extérieur. La dépendance est d'abord une question politique interne de maintien des rapports d'exploitation. Mais à l'exception des situations d'enclaves, la pénétration et la diffusion des rapports capitalistes s'accompagnent de changements sociaux qui prennent la forme de l'émergence de classes moyennes urbaines, de bourgeoisies industrielles et commerciales ainsi que d'un prolétariat. Ces nouveaux acteurs occuperont le premier plan au cours des régimes populistes. Cardoso et Faletto sont clairs, ils contestent la thèse de Frank en affirmant que l'expansion capitaliste dans la périphérie s'accompagne de la création d'un marché interne qui rend possible une dynamique d'accumulation auto-centrée. C'est ce que Cardoso appellera plus tard le « développement-dépendant ». Dès 1970 les positions étaient marquées et chacun pouvait choisir son camp. Lipietz nous fait part de sa préférence avec un retard certain.

C'est ainsi que le développement-dépendant devient le « fordisme périphérique ». La synthèse qui réunit la Corée, la Mexique, le Brésil, l'Espagne et la Pologne n'est pas sans intérêt (chapitre 4). De même, l'analyse proposée sur les conditions de financement de ce coin de périphérie est assez convaincante (pp. 91 à 100 et 126 et 133). Par contre le chapitre sur les « fordismes périphériques de l'Europe du Sud » (Portugal, Grèce, Espagne) (chapitre 5) qui traite de la crise des dictatures, se limite, après une courte révérence à Poulantzas et au concept qu'il avait utilisé, dans le même contexte (mais dix ans auparavant) de bourgeoisie intérieure, à comparer superficiellement les transformations dans les structures industrielles de ces trois pays. De la dynamique politique de la démocratisation, l'auteur ne dit mot, laissant cette tâche aux spécialistes.

L'ouvrage se termine (pp. 136 à 170) sur des considérations très générales sur le choc monétariste et par les difficultés provoquées par l'endettement impressionnant d'un petit nombre de pays. Cette dernière partie, qui n'est, pas plus que les autres d'ailleurs, basée

sur des recherches originales et inédites, vieillit au rythme de l'actualité.

Les grandes questions posées par cet ouvrage ont toutes été étudiées et documentées, souvent de façon convaincante par de très nombreux auteurs. L'abondante bibliographie est là pour le montrer. Les références proposées témoignent cependant d'une certaine étroitesse. Les abondants travaux américains sur les nouveaux pays industriels n'apparaissent pas, les références sur la Corée sont particulièrement pauvres (pour s'en convaincre consulter l'ouvrage de Leroy P. Jones et Il Sakong; *Government, Business and Entrepreneurship in Economic Development: The Korean Case*, Cambridge, Harvard University Press, 1980, ou les articles de Jeff Frieden (XXXV, 3, 1981) et Bruce Cunings (XXXVIII, 1, 1984) dans *International Organization*). C'est donc dire que la synthèse présentée est partielle, voire même partielle. Ainsi la place faite aux auteurs brésiliens est importante, cependant, il est dommage que l'essai de Francisco de Oliveira, « A Economia Brasileira: Critica à Razão Dualista », São Paulo, Cebrap-Brasiliense, 1977, qui présente clairement une analyse de ce que Lipietz appelle le régime d'accumulation qui a présidé à l'industrialisation, ne soit pas mentionné. C'est également le cas pour les nombreuses analyses de Maria Conceição Tavares. Les travaux de Luiz Carlos Bresser Pereira sont également ignorés, alors que cet auteur, comme le recommande Lipietz, combine dans ces analyses les dimensions économiques et politiques du développement industriel. Ces auteurs sont pourtant importants et leurs travaux en accord avec les thèses défendues. On comprend mal dans ces conditions les raisons de l'anathème qui les frappe.

L'ouvrage se base sur des sources secondes, si bien que l'information concernant l'expansion des nouveaux pays industriels date pour l'essentiel de la fin des années soixante-dix. Cela n'est pas sans conséquence pour l'analyse. Ainsi la « tripartition de type fordiste » (p. 87) du travail, selon les termes de l'auteur, réserve aux pays du centre l'ingénierie et la technologie avancée. Tout le processus de « remontée technologique » est ainsi passé sous silence. Le Brésil, la Corée, l'Inde,

sont pourtant très présents sur le marché mondial du génie civil, et exportent des usines clés en main. L'importation d'équipements incorporant les techniques les plus avancées a rendu possible la remontée technologique des filières. Par les gains de productivité réalisés, les NPI sont à la fois en mesure de résister à la concurrence des pays à main-d'oeuvre bon marché, tout en parvenant rapidement à s'implanter dans les marchés de haut de gamme, traditionnellement réservés aux pays du centre. La BMW *made in Korea* existe, c'est la Daewoo Lemans!

Pour ceux qui recherchent une synthèse de vingt ans de réflexion de la gauche marxiste sur le développement du Tiers Monde, l'ouvrage d'Alain Lipietz est un raccourci commode. Pour ceux qui ont besoin d'analyses concrètes et détaillées des situations d'industrialisation à la périphérie, il existe de nombreux ouvrages plus récents et mieux documentés.

Philippe FAUCHER

Université de Montréal  
Département de Science Politique

PASCALLON, Pierre. *Théorie monétaire*. Paris, Éditions de l'Épargne, 1985, 574 p.

Quelle que soit la sympathie que l'on éprouve pour les intentions de l'auteur, ce livre déçoit. La couverture porte « *Théorie monétaire* », le lecteur s'attend donc à lire un traité sur cette matière, une synthèse actuelle sur la question, l'équivalent par exemple du livre de Dominique Lacoue-Labarthe publié par Dunod (*Analyse monétaire*, Paris, 1980, 474 p.). Cette impression est encore renforcée au vu du millésime 1985 inscrit bien en évidence sur le dos de l'ouvrage. En réalité, le livre de Pierre Pascallon n'est qu'une mise bout à bout de ses articles en économie monétaire. Une seule page (un avant-propos) a été écrite en propre pour cet ouvrage. Il s'ensuit des conséquences regrettables:

1) Quantitativement, 75 % du contenu du livre ont été publiés entre 1970 et 1974. Com-